

Le secondaire prépare-t-il bien au supérieur ?

EN 1^{re} ANNÉE du supérieur, les étudiants sont 60 % à échouer. La faute à qui ? Au secondaire ? Ou à un enseignement supérieur incapable d'épauler les jeunes qui se confient à lui ?

On s'inquiète volontiers de l'échec qui sévit au fondamental et au secondaire. Avec raison – à la fin du secondaire, un élève sur deux a redoublé au moins une année scolaire. C'est l'hécatombe ?

Que dire alors de l'enseignement supérieur... En 1^{re} année, les étudiants sont (grosso modo) six sur dix à échouer. Et cette part est constante depuis de nombreuses années.

La faucheuse est un peu plus sévère à l'université. Le taux de réussite est généralement plus élevé chez les filles, pour les élèves qui abordent le niveau supérieur « à l'heure » (sans jamais avoir redoublé de leur vie) et pour les élèves qui sortent de l'enseignement général.

Dans le récent rapport que les Facultés Saint-Louis consacraient à la formation initiale des enseignants, il était dit que beaucoup de jeunes « normaliens » (les futurs profs) ne maîtrisent pas leur langue maternelle. Et le constat peut se généraliser à toutes les filières du supérieur.

Alors que faire ? Par quel bout le prendre ? Le niveau secondaire avancera volontiers que sa mission, formellement, n'est pas de préparer les élèves à devenir des étudiants et que cette mission revient à l'enseignement supérieur. Se pose alors la question de l'accueil des jeunes dans les hautes écoles et universités et de leur accompagnement en début de parcours. Des initiatives sont prises mais elles ne sont pas généralisées.

Certains suggèrent au vu de l'échec de



EN CHIFFRES

41,6%

Tel est le taux de réussite en 1^{re} année de l'enseignement supérieur de type court (3 ans) à la fin 2008-2009. Ce taux concerne les étudiants de « première génération », qui viennent d'entrer dans le supérieur. Il était de 40,1 % en 2003-2004.

42,6%

Tel est le taux de réussite en 1^{re} année de l'enseignement supérieur de type long (quatre ou cinq années d'études). Ici aussi, le taux concerne les étudiants dits de « première génération ». Le taux était de 40,9 % en 2003-2004.

39%

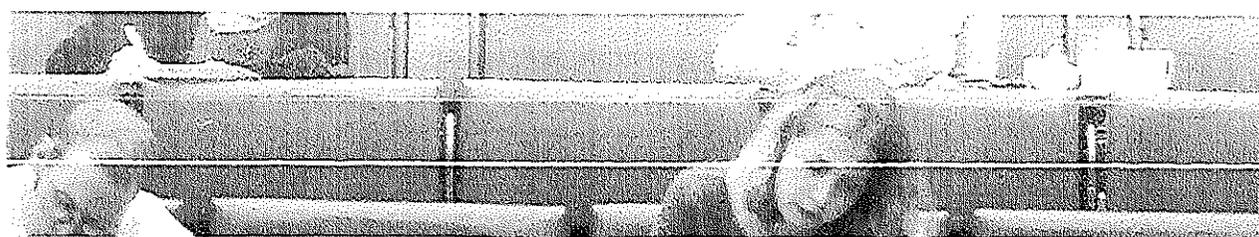
Tel est le taux de réussite en 1^{re}

lesoir.be

Régissez à nos débats
sur notre blog
<http://blog.lesoir.be/salledesprofs/>

certains suggèrent qu'avant d'assurer un vi des étudiants, un diagnostic devrait être sé. Et qu'il faudrait imposer un test d'aptitu-offrant de tester l'étudiant et de localiser lacunes. Mais les syndicats étudiants refu-rit cette option, estimant qu'elle porte en-me un véritable test sélectif. Faute d'ac-d là-dessus, le débat patine. Exactement nme ces milliers d'étudiants qui, chaque née, se prennent les pieds dans le tapis. ■

PIERRE BOUILLON



L'ÉCHEC fait des ravages, au supérieur. La faute à qui ? Hautes écoles et universités accablent le secondaire. Où l'on fait volontiers valoir que le supérieur devrait mieux prendre en charge les jeunes. © SYLVAIN PIRAUX.

... de la moyenne des résultats en fin de l'année d'université, à la fin de l'année scolaire 2008-2009, pour les étudiants de 1^{re} généra-tion. Il était de 42,8 % en 2003-2004. Les trois données expo-sées ici sont tirées de la cuvée 2011 des « indicateurs de l'ensei-gnement ».



« Secondaire et supérieur vivent dans l'ignorance l'un de l'autre »

ENTRETIEN

Marc Romainville est président du Centre de didactique supérieure de l'Académie Louvain.

Les taux de réussite des étudiants en première année montrent-ils que l'éco-secondaire ne prépare pas valable-ment aux études supérieures ?

Autôt que les deux enseignements, secon-dre et supérieur, ne sont pas suffisamment 'culés. L'un et l'autre ne font pas un cer-tain nombre de choses qu'ils devraient faire.

Comment pouvez-vous préciser ?

Le secondaire, à juste titre, estime que ses-sions ne se limitent pas à la préparation de l'enseignement supérieur. Il poursuit heu-seusement d'autres finalités. Il développe des compétences qui ne seront jamais raillées, parce qu'il a pour mission de for-mer des citoyens et leur faire acquérir des

contenus, argumentatifs ou poétiques. C'est donc un problème d'articulation.

Comment réconcilier les deux ?

On devrait envisager, comme en France, un continuum pédagogique entre les derniè-res années du lycée et les premières années du supérieur. Cela suppose que les ensei-gnants se rencontrent et explicitent leurs at-tentes. Les enseignants du secondaire n'ont souvent du supérieur que des souvenirs de leurs études, alors que les enseignants du su-périeur leur font beaucoup de procès d'inten-tion, sans connaître leurs difficultés.

En quoi cela peut-il contribuer à améliorer le taux de réussite ?

Une des causes d'échec, c'est que les ensei-gnants de la première année du supérieur pensent que des notions sont acquises alors qu'elles ne le sont pas. De bonne foi, ils com-mencent leurs cours sur de mauvaises ba-

« Les enseignants du supérieur pensent parfois à tort que des notions sont acquises » Marc Romainville (UCL)

sements d'histoire, de géographie, qui ne serviront pas à quelqu'un qui va faire les sciences après par exemple. Et quand on demande aux enseignants de supérieur ce qu'ils considèrent comme des prérequis, ils parlent souvent de la capacité à comprendre un texte descriptif et à dégager la thèse des arguments de l'auteur. Or dans l'ensei-gnement secondaire, les textes descriptifs sont peu travaillés, au profit des textes narra-

tifs, argumentatifs ou poétiques. C'est donc un problème d'articulation.

Cela ne veut pas dire aussi que la première année est trop difficile ?

Elle est peut-être inadaptée. Nous avons là un tout grand problème. Depuis la loi d'omnivalence des diplômes, quelle que soit la filière suivie dans le secondaire, chaqua

élève peut s'inscrire dans n'importe quelle filière du supérieur. Vous imaginez le boulot du secondaire qui doit préparer à toutes les filières du supérieur, quelles que soient les options choisies par l'élève ! C'est presque une mission impossible.

Faudrait-il se spécialiser plus tôt ?

Soit on oppose des normes plus contraignantes, comme en Angleterre où on n'entre dans une faculté scientifique que si on n'a pas suivi un cursus en sciences – cela me semble socialement impraticable chez nous –, soit on définit des prérequis spécifiques aux grandes filières d'études et on fait des tests formatifs pour évaluer les élèves.

Il ne s'agit pas d'un examen d'entrée donc ?

Non. Et il s'agit de proposer à l'étudiant de surmonter certaines lacunes, comme on le fait à l'Académie Louvain avec les « passe-ports pour le bac ». Depuis 2007, on mesure ses prérequis au début de l'année académique et on lui propose, le cas échéant, de participer à des dispositifs de renforcement de ses connaissances. Cela fonctionne : on observe, pour une même évaluation à l'entrée, une différence de deux à trois points sur vingt, en moyenne, entre un étudiant qui a suivi la remédiation et celui qui ne l'a pas suivie. En l'absence de bac en fin de secondaire, ce système permet à l'étudiant d'avoir une idée de ses éventuelles lacunes et au professeur une meilleure image de son auditoire pour, éventuellement, adapter son enseignement. ■

Propos recueillis par FABRICE VOOGT



« Passer du secondaire au supérieur, c'est un choc »

ENTRETIEN

Jonathan Cransfeld préside l'Union des étudiants de la Communauté française (Unecof). Il est étudiant, en 1^{re} année, à la Haute école de la province de Liège, en informatique de gestion.

Les taux d'échec tournent dans les 60 % en 1^{re} année du supérieur. Quelle réflexion cela vous inspire ?

C'est immense ! Ce n'est pas normal. Le passage du secondaire au supérieur, c'est un choc. Le secondaire n'est sans doute pas seul responsable mais il y a plusieurs soucis à ce niveau.

Lesquels ?

Les enseignants ne sont plus à jour, ni au niveau des matières qu'ils enseignent, ni au niveau pédagogique. Leur formation n'est plus en phase avec les besoins – le rapport des Facultés Saint-Louis le dit bien.

Il y a aussi un problème d'orientation. J'assistais récemment à des Salons du Siep (Service d'information sur les études et les professions, NDLR). C'est dingue, le nombre d'élèves qui font le secondaire général parce qu'ils ne savent pas quoi faire, parce qu'ils sont indécis. Moi, sur mes six années du secondaire, on ne m'a jamais orienté. Pas une fois !

Donc, il faudrait déjà faire un effort à ce niveau-là : l'orientation...

Oui, avec des professionnels qui prennent en charge les élèves, avec des psychologues de l'adolescent. Il faudrait aussi multiplier les journées d'immersion – l'élève

passé une journée dans le supérieur. Je l'ai fait. On se fait une idée précise des choses.

Qu'est-ce qu'il faut pour que les profs du secondaire soient mieux formés ?

La grille horaire des étudiants en régime de régent n'est pas cohérente et est trop lourde. Il faut revoir la pédagogie – connaître une matière, c'est une chose, pouvoir l'enseigner, c'est une autre.

L'enseignement supérieur n'a pas une part de responsabilité ?

Si. Beaucoup d'étudiants sont livrés à eux-mêmes. Dans mon école, ça va – il y a des cellules d'aide à la réussite. Mais c'est loin d'être une règle générale. Il y a un manque d'accompagnement des étudiants.

Ne faudrait-il pas organiser un test d'aptitude au début du supérieur pour que l'étudiant identifie ses lacunes ?

Un test anonyme, non contraignant, informatif, ça va. S'il devient obligatoire et qu'il restreint l'accès aux études, là, non.

Au fond, qu'est-ce qui pose problème à l'étudiant qui entame le supérieur ? La langue maternelle ? Les matières elles-mêmes ? La méthode de travail ?

Les deux derniers points, surtout, à mon sens. On n'apprend pas aux élèves à étudier. Ou alors, ce sont des cours non obligatoires. Une dizaine d'heures de cours sur ce thème, sur la façon de travailler, même si cela ne résoudrait pas tout, cela porterait ses fruits. ■

Propos recueillis par P. Bn